

JE TREMBLE Ô MATADOR

TROISCOULEURS

Dans *Je tremble ô matador*, tout est affaire d'équilibre et de points de bascule. Le premier intervient dès l'ouverture, dans un club sur la scène duquel chantent des drag-queens, avant que le claquement des armes interrompe la fête. Nous sommes en 1986, au Chili, et la police d'Augusto Pinochet pourchasse les LGBTQ comme les opposants politiques. Un travesti sexagénaire qui se fait appeler La Loca échappe aux forces de l'ordre grâce à Carlos, un révolutionnaire. Le guérillero fait irruption dans la vie cachée mais tranquille d'un homme qui découvre qu'il peut encore être amoureux. Il fallait bien le talent de l'acteur Alfredo Castro pour donner à cette Loca, qui accepte d'aider des militants politiques par fascination pour leur leader, toute sa délicatesse sans tomber dans la caricature. Le film de Rodrigo Sepúlveda, adapté du roman de Pedro Lemebel, artiste pionnier du mouvement queer au Chili, oscille entre la politique et l'intime. Carlos et La Loca se lancent dans un pas de deux millimétré, chacun jouant avec l'autre pour arriver à ses fins. Aux clairs-obscurs de leurs intentions répondent ceux de la photographie, sobre mais sublime. Jusqu'à ce que l'équilibre se brise et que l'amour, celui que l'on donne éperdument sans jamais trouver autre chose que soi-même à la fin, l'emporte définitivement.

PREMIERE

Rodrigo Sepulveda (*Aurora*) adapte le roman de Pedro Lemebel. On est au Chili, en 1986, sous la dictature de Pinochet, mais le cinéaste s'émancipe du bouquin en délaissant la figure du général pour se focaliser uniquement sur un duo d'outsiders, réunis par le destin : un travesti sur le déclin (Alfredo Castro) et un révolutionnaire idéaliste (Leonardo Ortizgris), engagés dans une opération clandestine. Naît entre ces deux-là une romance slow burn qui n'en est pas vraiment une, sublimée par la photo vintage et les couleurs saturées de Sergio Armstrong (chef op régulier de Pablo Larrain). Bête de jeu, Castro épate avec trois fois rien, tout en longs silences et regards fuyants. Très beau, même si l'obstination de Sepulveda à dépolitiser son film l'empêche d'accéder à un niveau supérieur.

Télérama



Doué pour les atmosphères, le réalisateur fait vibrer une vie de solitude où, soudain, de vrais sentiments se mêlent à ceux des chansons mélos, comme celle citée par le titre, interprétée par Lola Flores. Le beau guérillero est un peu lisse mais le travesti a, comme son interprète, Alfredo Castro, un magnétisme magnifique.